

Soixantième année
Trois-Rivières No 52-A
Jeudi le 31
décembre 1970
1563, rue Royale
Trois-Rivières, Qué.

Le Bien Public

ORGANE DU RÉVEIL TRIFLUVIEN

Enregistrement
numéro 0475
Deuxième classe
Port de retour garanti
Abonnement: \$3.00
par année
La copie: 10 cents

Au lendemain de l'Octobre québécois

Un Canada uni est-il toujours possible ?

Depuis les événements d'octobre, la lecture des journaux du Canada anglais accuse un glissement spectaculaire de leur opinion vers l'extrême droite. Nos compatriotes de Toronto et de Winnipeg ont déjà manifesté plus de largeur de vues face aux problèmes, mais pour le moment, ils se dévouent les partisans convaincus d'une action dont l'histoire ne manquera pas de dénoncer la portée tyrannique et oppressive. On voit que, dans l'esprit des rédacteurs, les derniers espoirs de garder le Canada uni résident dans l'emploi de la force, considérée comme l'ultime moyen de maintenir l'ordre public et même de réprimer toute contestation d'un pouvoir politique acquis aux énormes privilèges de la majorité.

Corvenons que, pour un peuple en place, nettement favorisé par le jeu des institutions, il devient difficile de pratiquer l'altruisme politique et de travailler à l'instauration d'une démocratie populaire dont l'une des conséquences inexorables serait de mettre fin à tout un système d'exploitation dont le Québec fait les frais. Nous n'avons jamais attendu au Canada anglais une approbation du mouvement indépendantiste québécois. Mais, entre un tel acquiescement à un courant de l'histoire et la négation du droit de contester le fédéralisme actuel, il y a toute une gamme d'attitudes plus nuancées, dont celles de la tolérance et de la compréhension auraient dû prévaloir.

Depuis l'octobre québécois, nos compatriotes de langue anglaise, nourris des thèses officielles, se sont fait les complices de la répression fascisante, imposée au Québec, sous le prétexte risible de protéger les institutions et le gouvernement légitime, menacés selon eux de renversement par une poussée terroriste. Que, durant cette crise de beaucoup exagérée par l'opportunisme de certains politiciens, ils aient presque unanimement approuvé la suppression des droits civils au Québec, parce que cette mesure antidémocratique servait leurs intérêts du moment, cela dénote une façon d'opportunisme politique bien fait pour ridiculiser ceux qui, chez nous, défendent encore le fédéralisme et croient toujours à l'avènement d'une véritable démocratie canadienne bâtie sur la justice et l'équité.

Les Canadiens de langue anglaise ont toujours manifesté de l'intérêt et un certain attachement au peuple du Québec, à ses institutions folkloriques, à sa culture vieille France. Leur solidarité nationale s'arrête là, car ils refusent de nous considérer comme des adultes politiques ou comme des égaux sur le plan démocratique. De là leur souci unique de maintenir à Ottawa un gouvernement fort, dévoué aux intérêts du groupe majoritaire et capable de contrôler en toute occasion les impulsions de la minorité, sous le couvert d'un obligeant paternalisme. Après nous avoir dépouil-

lés, on nous comble parfois de cadeaux. A certaines périodes, quand la mesure s'impose à cause d'un dur hiver à passer, par exemple, ne donne-t-on pas au Québec comme on fait l'aumône à un pays sous-développé ?

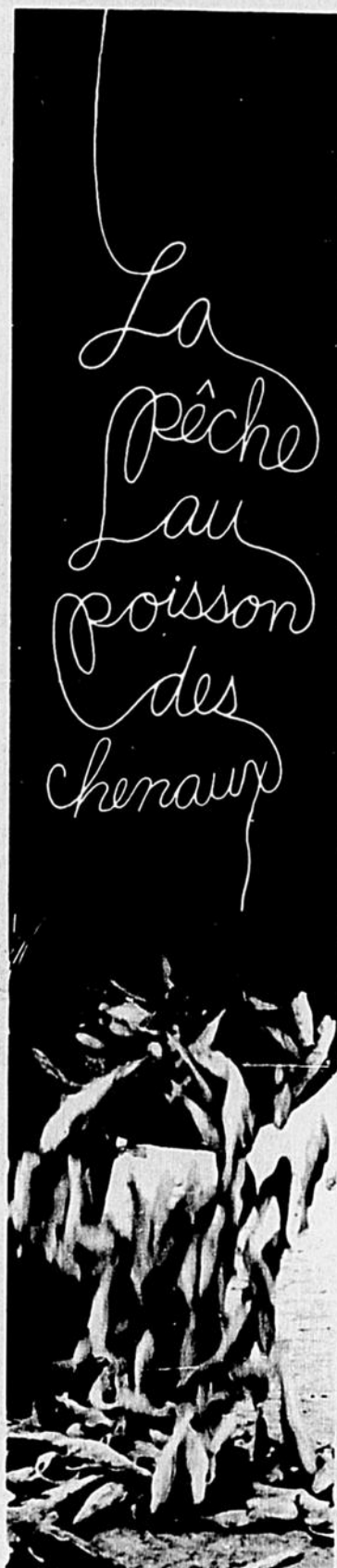
Dominé par le souci de ses intérêts immédiats, le Canada anglais a donc réagi, durant l'affrontement des derniers mois, tout à fait comme il le devait. Sécurité constitutionnelle d'abord, telle se trouvait être son ultime préoccupation. L'occasion était pourtant belle, pour nos compatriotes des autres provinces, de refuser une politique établie sur la ligne dure, de reprouver la manière forte dont on a voulu se servir pour faire échec à une « insurrection appréhendée » et, du même coup, casser les reins à un nationalisme québécois devenu trop menaçant.

A quelques exceptions près, les Canadiens de langue anglaise ont donc perdu une belle occasion de se montrer à nous sous un jour sympathique. Pour y réussir, ils n'avaient qu'à reprouver démocratiquement des mesures répressives visant à manifester aux Québécois la puissance du gouvernement d'Ottawa et la faiblesse de celui du Québec, incapable de résister à une jambette et de se tenir debout au moindre vent contraire. Une attitude aussi libérale nous eût surpris chez un peuple qui a dans la peau l'axiome shakespearien « être ou ne pas être ». Pour lui, le choix à faire entre ces deux propositions relève de questions qui ne se sont pas encore posées et ne le seront jamais.

Tout au long de cette crise, démagogiquement amplifiée par les politiciens, le Canada anglais n'a pas caché qu'il plaçait avant tout son espoir de survie dans un ensemble de mesures susceptibles de mater non seulement quelques terroristes ou éléments avancés, mais tout le peuple du Québec coupable d'avoir accordé trop d'importance au mouvement séparatiste aux dernières élections. Il y a quelques jours, cet espoir, après un long suspense, a été enfin comblé par la capture rocambolesque des frères Rose et de Simard, dans les profondeurs d'une cache souterraine. Pour beaucoup d'éditorialistes de Saskatoon, de Toronto ou de Halifax cet événement tant attendu signifiait la fin des tremblements, le retour à l'optimisme, tout danger ayant disparu puisque la menace du séparatisme québécois se trouvait définitivement enrayée.

Pour rester quelque peu réaliste, nous estimons au contraire que, même après le dénouement de l'Affaire, les problèmes qui l'ont suscité resteront dans l'air, attendant des solutions illusoire, et que l'inconfort constitutionnel dont souffre de plus en plus la Belle Province continuera à se traduire par de ces soubresauts libérateurs qu'il deviendra de plus en plus difficile au gouvernement central de contenir.

Clément Marchand



par Phyllis Lee Peterson

■ Une église gothique, de splendides maisons qu'on habite fidèlement depuis le Régime français, une rivière endormie dont les méandres enlacent le village, voilà Sainte-Anne de la Pêrade. Sur la rive nord du Saint-Laurent, à 30 milles à l'est de Trois-Rivières et 50 à l'ouest de Québec, Sainte-Anne vit au rythme lent des saisons. Dix mois sur douze, ses 3,000 citoyens, les *Péradieus*, labourent et moissonnent, exploitent quelques industries rurales et accueillent les voyageurs empruntant la route No 1 (Montréal-Québec), à la lisière du village.

En décembre, un changement s'opère. L'air devient frisquet. La rivière Sainte-Anne gèle et se transforme en une route argentée pénétrant au cœur du village. Les enfants aux *mitaines* rouges y accourent après l'école. La Chambre de Commerce tient ses assises; les quatre hôtels se préparent en vue d'une affluence de visiteurs. De toutes les cours et de tous les champs enneigés, les *Péradieus* tirent sur patins des *cabanes* aux vives couleurs et vont les placer au-dessus d'ouvertures pratiquées dans la

glace. A La Pêrade, la Noël est plus gaie qu'ailleurs, car elle marque le début de la montée du *poisson des chenaux* depuis le fleuve jusque dans ses frayères de la rivière Sainte-Anne. Les *petits poissons* sont là—pendant six semaines, le carnaval régnera en maître.

J'avais entendu parler de la pêche à travers la glace, vaguement comme d'un sport pour excentriques. Aussi, lorsque mes bons amis Tom et Dorothy Norton, anciens Trifliviens, m'invitèrent à une partie de pêche nocturne, me récriai-je horrifié:

«Moi? Frileuse comme je suis, je gèlerais à mort!»

«Allons donc, cela vous amusera! Emportez des tas de vêtements chauds, c'est tout.» Après un bref conciliabule, ils déclarèrent, tout souriants: «Nous emmenons aussi Duncan Breese. Il connaît La Pêrade.»

«Qui est-il?» demandai-je d'une voix blanche.

«Rédacteur du *St. Maurice Valley Chronicle* et sportsman émérite. Il arrangera tout.»

C'est ce qu'il fit. A notre descente du train Montréal-Québec à la petite gare de La Pêrade, Duncan nous attendait—présage sinistre—emmitouffé des pieds à la tête: toque de laine, gros gilet à col roulé, coupe-vent, épais pantalon et bottes d'aviateur. Poussant un profond soupir, je vis mon souffle former une épaisse buée blanche. Peu loquace, Duncan nous installa dans sa Volkswagen et nous conduisit à la rivière, à moins d'un quart de mille. Étonnée, j'écarquillais les yeux; la nuit avait fait place au jour. Sur plus d'un mille entre les deux ponts (routier et ferroviaire) de La Pêrade, une multitude d'ampoules électriques n'éclairaient pas moins de 1,300 *cabanes* multicolores en bois formant sur la glace un village compact, mais pourvu de rues. Des haut-parleurs faisaient retentir une musique et des colonnes de fumée montaient des tuyaux de poêle servant de cheminée. Des rires et des bribes de chanson s'échappaient des fenêtres. Je me sentis tout à coup gagnée par cette joie communicative, la joie de vivre canadienne-française. La pêche à travers glace, c'était cela. Les Norton avaient raison: j'allais m'amuser. Croyez m'en, j'en ai savouré chaque minute.

Duncan avait pris soin de nous retenir des chambres au Péradien, l'un des quatre excellents hôtels de l'endroit. Nous avions de la veine. Le propriétaire, Raoul Tessier, nous dit que l'hôtel était rempli. En enfilant avec peine un long sous-vêtement, j'entendais les voix puissantes de voisins de chambre:

«Vers la glace de La Pêrade
Accourons, car c'est la saison.
Allons voir, oui, oui, oui,
Allons voir, non, non, non,
Allons voir s'il y a du poisson.»

La chanson du poisson des chenaux me résonnait aux oreilles tandis que je revêtais un lourd pantalon, plusieurs gilets, pelisse et chapeau. Duncan, que je retrouvai dans le hall, me trouva bien chaussée. Je portais deux paires de chaussettes dans des bottes fourrées.

«Le froid gagne d'abord les pieds, dit-il. N'oublions pas que nous pêchons à travers 14 pouces de glace verte.» La Volks bondissait dans les ornières gelées de la *rue Principale*. «Nous allons chez les demoiselles Marcotte, qui nous prêtent leur cabane cette nuit.»

L'église paroissiale et ses deux clochers, vus de la voiture, nous offrent une vision éthérée dans la nuit claire.

De la rive, une route nous conduisit directement à l'île Saint-Ignace, près de la rive est. Dans leur vaste maison blanche datant de 1820, Jeanne et Cécile Marcotte nous accordèrent une hospitalité chaleureuse, gracieuse, vraiment canadienne-française (et c'est tout dire). Âgées d'une cinquantaine d'années et de vieille famille, les sœurs Marcotte sont incontestablement les *grandes dames* de La Pêrade. (Leur père, feu le Dr F.-A. Marcotte, représenta le comté de Champlain à l'Assemblée Législative).

«Quand nous étions plus jeunes», rappela Jeanne, «il y avait moins de 25 *cabanes*. La nôtre fut l'une des premières et nous y pêchions à la lueur de lampes à pétrole. Au lieu de klaxons d'autos, nous n'entendions que les clochettes des *carrioles*. Seuls des Péradieus pratiquaient la pêche. Puis, on s'est donné le mot, et les visiteurs affluèrent de tout le Canada et même des États-Unis. Nos 1,000 huttes reçoivent de plus en plus de pêcheurs à chaque mois de janvier.»

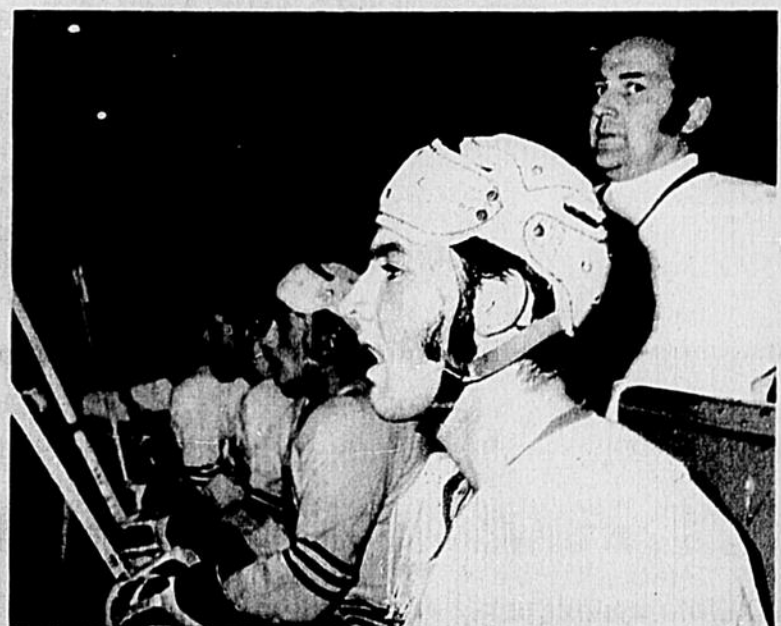
«La pêche est alors à son meilleur. Les *petits poissons* vivent normalement en eau salée; nul ne sait d'où ils viennent. Vers le 20 décembre, ils remontent par millions le Saint-Laurent et vont frayer dans la rivière.»

«Pourquoi la rivière Sainte-Anne?» demandai-je.



(Suite à la page 2)

Bonne et heureuse
ANNÉE 1971 à tous
nos lecteurs et annonceurs



Les Ducs de Trois-Rivières de la Ligue Junior A termineront-ils en première position? Il faut se le demander! A leur première moitié de la saison, ils possèdent un record plutôt enviable talonnant les remparts de Québec, les titans du circuit Roger Lebel.

(Suite de la page 1)

"Ils remontaient jadis tous les affluents, jusqu'au Saint-Maurice, mais l'égout des usines de pâtes et papiers les a chassés. Aujourd'hui, ils fraient dans des rivières plus petites, vers l'est. La Sainte-Anne en reçoit beaucoup, car elle est sablonneuse et peu profonde."

"Quelle en est donc la profondeur?"

Duncan Breese me jeta un regard canaille: "A peine quatre pieds. En cas de chute, vous n'en auriez qu'à la taille."

J'eus une vision glaciale que Cécile dissipa aussitôt. S'enveloppant d'un manteau de *chat sauvage*, elle déclara:

"Ici, les accidents sont rares. Sur le Saint-Laurent, le danger existe, mais pas sur notre petite rivière Sainte-Anne. Eh bien! l'heure de la marée approche."

Comme nous partions, après avoir salué Jeanne, Duncan expliqua que la rivière Sainte-Anne, à 700 milles de la mer, connaît néanmoins des marées de trois pieds. La pêche est à son meilleur vers une heure du matin, lorsque la marée de nuit amène les eaux du Saint-Laurent et avec elles les poissons. Comme l'indique son nom scientifique, *Microgadus Morrhua*, l'espèce est de la famille de la morue. Les plus grands

sujets ne dépassent guère huit pouces de longueur, d'où le nom de *petits poissons des chenaux*.

Cécile nous conduisit à pied sur la glace, parmi les *cabanes*, sous la lumière crue des lampes. Les petites fenêtres laissaient échapper des rires et des chants, dominés par la musique des haut-parleurs du poste de radio CKTR, dont un studio logeait dans une hutte voisine. La fumée des cheminées s'élevait comme de l'encens. C'était gai, merveilleux et si inattendu. Une porte s'ouvrit: un poisson tomba frétilant à nos pieds, puis s'immobilisa, gelé. A La

Pérade, la nature assure elle-même la congélation-éclair.

"Un seul danger est à craindre," confia Cécile, "c'est qu'un pêcheur malchanceux vous escamote votre prise."

La cabane Marcotte se dressait sur un emplacement de choix où les poissons passent en bancs. Les murs extérieurs, peints en rouge, étaient ornés d'un gai motif blanc de poissons. A l'intérieur, deux jolies étudiantes de Québec, Lucie Beauchesne et Bernadette Gratton, nous accueillirent dans une pièce carrée de quelque huit pieds de côté. "Mes petites-cousines," expliqua Cécile. "Elles

comptent bien s'amuser."

Elles n'étaient pas les seules. Les trois Montréalais que nous étions avions hâte aussi, tandis que nous examinions les lieux. Quatre grandes fenêtres tendues de rouge, banc-lit, table compacte et rayons, linoléum couvrant le parquet et coupant le froid du dessous, tout cela respirait le confort authentique. Un petit poêle à bois ronronnait dans sa niche. Du plafond, des ampoules électriques pendaient au-dessus de trois panneaux du parquet. Lorsque Cécile les ouvrit, je pus contempler l'eau noire au fond d'une tranchée large de deux pieds et de la longueur de la hutte.

Cécile y jeta un regard et soupira: "Le *frazil*! La pêche ne sera pas fameuse ce soir!"

"On s'en balance," déclara Tom, lançant une oeillette vers la belle Lucie.

Cécile expliqua que le *frazil*, expression purement canadienne-française, désigne la fine glace apportée par les eaux du fleuve après une pluie verglaçante. (On dirait de la glace à la crème de menthe frappée.) Une pluie abondante était tombée deux jours plus tôt. Il fallut enlever le *frazil* à l'aide d'une grosse passoire. Tom et Duncan, qui s'en chargèrent, remplirent quatre grands seaux qu'ils vidèrent au dehors, Cécile tira huit lignes plombées de moulinets fixés au plafond et nous apprit à garnir les hameçons jumelés. Comme appât, rien ne vaut le foie de porc congelé, le "dur", qui s'attendrit vite dans l'eau. Aussi ferme que la pierre, il se tranche aisément et n'a pas l'aspect répugnant des appâts habituels.

Une fois tous les hameçons immergés, nous nous sommes assis sur une rangée de chaises rembourrées, face à l'ouverture, le regard fixé au repère—une allumette nouée dans la corde, à la hauteur des yeux. Soudain, une allumette dansa. Dorothy fit "Ouf!", remonta sa ligne et amena un poisson frétilant. Duncan le décrocha et le jeta à l'extérieur. Une autre allumette bougea. Nous étions lancés.

Je ne me souviens pas de m'être autant amusée. Le poisson venait par bancs: les huit lignes vibraient en même temps, puis le calme revenait durant 15 ou 20 minutes. Nous regarnissions alors les hameçons, enlevions le *frazil*, cautions, chantions et allégions notre habillement à mesure que la *cabane* se réchauffait. A un certain moment, nous étions en bras de chemise. L'heure passait insensiblement. Duncan prépara du café sur un poêle Coleman. Tom offrit une tournée d'un liquide plus puissant. Cécile et les jeunes filles nous apprirent la chanson thème du carnaval de La Pérade et nous l'avons chantée:

"Allons voir, oui, oui, oui,
Allons voir, non, non, non,"

Une allumette s'agita. Je me tus, le temps de décrocher le poisson puis joignis les autres en un finale triomphant:

"Allons voir s'il y a du poisson."

Du poisson, il y en avait. Vers quatre heures du matin, nous en avions pris 40. Cécile reparla des "mauvaises" conditions: "Sans ce *frazil*, nous en aurions capturé 200 en deux heures!" Mais nous étions satisfaits et commençons à sentir le froid. L'humidité pénètre en dépit du feu de bois et de la chaleur que dégagent sept personnes dans un espace restreint. Aussi avons-nous accepté avec empressement l'invitation que nous fit Cécile de prendre un goûter nocturne. Nous avons retrouvé chez elle, comme tant d'autres visiteurs, un accueil simple et chaleureux, d'un charme tout européen. Nous nous sommes régalés de plats canadiens-français: tourtière à la pâte feuilletée, galantine et délicieuses tartelettes de fruits. Vers 5 h. 30, Cécile nous proposa de guider notre visite de La Pérade, durant la journée. Duncan nous ramena à l'hôtel, où je m'endormis en me couchant.

A 8 h. 30, nous nous retrouvâmes dans la salle à manger, étonnamment reposés par ces trois heures de sommeil. Les Norton affirmèrent que c'était l'air de la campagne. Duncan nous qualifia de poules mouillées, nous qui avions

(Suite à la page 7)



Voici la maison Anti-Pollution

**Anti-fumée,
anti-bruits-du-chauffage,
anti-manque-d'eau-chaude,
anti-lavage-des-rideaux-souvent,
anti-espace-perdu,
anti-temps-perdu...**

et

ANTI-POLLUTION!

La Maison "tout à l'électricité" NOVELEC



Novelec

Soyez jeune, soyez libre, soyez électrique!



en quelques mots

par Maurice Huot

Autre son de cloche

A la fin de l'année, il est coutume de sortir son bilan. Chiffres à l'appui, chacun établit l'ampleur de son profit ou de sa perte. C'est ce qu'a fait aussi le recteur de l'Oratoire St-Joseph du Mont-Royal, le Père Marcel Lalonde qui vient de confier à la presse, contrairement à ce qu'on lisait assez récemment, que les lieux de pèlerinage ne sont pas délaissés.

Au contraire, en 1970, l'on a remarqué une hausse de 10 p.c. des pèlerins à l'Oratoire St-Joseph. Comme quoi la religion exerce encore de l'attrait auprès de milliers de gens bien qu'on nous clairotte un peu partout que "la foi est à la baisse".

Durant toute l'année, on aura lu toutes sortes d'attaques contre l'Eglise. Attaques plus ou moins sounoises. Récemment, on accusait le Vatican d'avoir trafiqué sur le beurre. Accusation aussitôt démentie par l'*Osservatore Romano*. D'autres bobards de taille ont aussi été jetés dans le public qui ne tiennent pas debout. Mais "mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose" disait un grand anticlérical du 18e siècle du nom de Voltaire. . . .

Les préserver

Nous avons à travers la province, des maisons, des édifices qui ont une valeur soit architecturale, soit historique, soit même sentimentale. Cependant, ces édifices devront-ils courir le danger de disparaître pour faire place surtout dans nos villes à des constructions modernes et le plus souvent à des boîtes à bureaux ou à magasins sans aucune originalité ?

Il ne s'agit pas de s'apitoyer ridiculement sur n'importe quelle bicoque et regretter sa disparition parce qu'elle est vieille. Toutefois, certaines maisons qui ont été construites avec un style qu'on ne retrouvera plus, mérite d'échapper au pic du démolisseur et d'être conservées avec l'appui d'une législation intelligente.

A Montréal, l'on a ce qu'on appelle le Vieux Montréal où l'on a restauré et où l'on conserve plusieurs édifices et c'est bien. Mais ailleurs dans Montréal il y a aussi de précieux vestiges du passé qu'il faudrait garder avec le même soin et retirer du champ de la simple offre et de la demande. La ville a un devoir particulier en ce

sens. Pourquoi laisser croire que le Vieux Montréal est confiné aux édifices qui bordent le fleuve alors qu'il y a dans l'Est de Montréal tant de maisons pittoresques qui vaudraient de rester debout et de passer à la postérité ?

Dans d'autres villes le même problème se pose. On détruit des édifices irremplaçables pour construire en neuf des immeubles fonctionnels et souvent d'une laideur inouïe qui feront ressembler nos centres urbains et souvent ruraux à tant de ceux du pays voisin avec leurs stations-services, leur "drug stores" et leurs "parking lots". Des villes sans âme que le touriste traverse dans l'ennui le plus complet.

C'est navrant

L'on nous dit volontiers que nous sommes entrés dans un siècle de pluralisme où toutes les consciences sont bonnes même les mauvaises ! L'on s'en rend bien compte à lire les statistiques des vols commis dans les magasins un peu partout. Les consciences caoutchoutées ou élastiques sont nombreuses. Entré l'autre jour dans un grand magasin de l'Ouest de Montréal, j'ai pu constater combien on y craint les voleurs car toute une batterie de détectives-maisons, féminins ou masculins faisaient le guet d'une façon peu discrète. Cela était gênant non seulement pour les voleurs en puissance, mais les clients sérieux et honnêtes.

Les marchands sont fatigués de se faire voler tout ronds et ils ne rechignent pas à le faire savoir à leur honorable clientèle. Hier encore j'entrais dans un magasin et entendit le patron dire à un employé "Va surveiller de l'autre côté moi je vais surveiller de ce côté-ci". Hélas nous en sommes là.

Dans un journal américain je lisais qu'à l'occasion de la Noël, un propriétaire qui venait d'orner de lumières son arbre de Noël extérieur a laissé une boîte d'ampoules de rechange sur son terrain avec cet écriteau. "Quand vous aurez fini de me voler les ampoules de mon arbre vous pourrez toujours vous rabattre dans cette boîte". Et voilà comment on est dans notre société progressiste et moderne à plein. La moitié du monde doit surveiller l'autre, pour éviter de trop grandes dépréciations.

Il semble que dans notre régime d'éducation dernier cri on ne s'appesantisse pas trop sur le commandement du décalogue qui parle de ne pas prendre le bien d'autrui injuste-

ment. On fait encore de la catéchèse (Oui, ma chère) alors qu'on serait bien inspiré de revenir au petit catéchisme entre deux causeries de politicologues dans nos CEGEPS et polyvalentes avec tapis mur à mur. Et je n'ai pas parlé des milliers de vols petits ou grands commis à main armée, des centaines de vols d'autos, etc, etc ad nauseam ! . . .

Liberté chérie

Il y a eu le printemps de Prague qui a si lamentablement échoué en Tchécoslovaquie à cause de l'intervention de l'armée russe. Il y a maintenant l'hiver polonais qui s'annonce dur. Les Polonais protestent contre une hausse sensationnelle des vivres et probablement contre d'autres mesures genre rideau de fer.

Les pays satellites de Moscou ne semblent pas des plus heureux sous la botte de fer de leurs régimes communistes. La révolte gronde et, comme les Hongrois qui se firent impitoyablement écraser par la même botte rouge en 1954, les Polonais semblent en avoir assez du paradis des Soviets. Et dire que le Kremlin fait des colères rouges quand les "bourgeois" et les "impérialistes" comme ils disent, selon leur refrain éternel, tentent d'empêcher d'autres peuples de tomber sous leur joug. C'est le comble de l'hypocrisie et du ridicule. Mais voyez donc comment les peuples tombés sous le joug de Moscou sont traités.

Comme titrait un journal canadien en fin de semaine, "les blindés russes sont arrivés en Pologne pour mater le peuple qui a faim". Mais vous verrez nos démocraties continuer à endurer pareils crimes contre la liberté à fouler au pied les Droits de l'homme, par intérêt et cynisme et à s'acharner sur le cadavre de Hitler alors que les tenants du régime marxiste-léniste se conduisent aussi mal que les hordes du prince de la Swastika et peut-être davantage.

Meilleurs vœux

En ces dernières lignes je veux souhaiter à tous les lecteurs de ces quelques lignes hebdomadaires les meilleurs vœux de la saison. En 1971, je continuerai si Dieu me prête vie, à les entretenir de divers sujets d'actualité. En regard des thèmes fondamentaux que j'ai toujours défendus; L'Eglise, mon pays, et j'ajouterais, le bon sens, l'Art. Espérons qu'en 1971, nous nous acheminerons tous ensemble vers l'époque de lumière et de justice dont le monde est assoiffé.

Automne au Parc

Les grands vents de Décembre ont fait tomber les dernières feuilles. Au-dessus des arbres dénudés, le ciel paraît immense. Le parc est toujours beau mais d'une beauté nostalgique. Je n'ai pourtant qu'à fermer les yeux pour évoquer les splendides images automnales si près de nous mais déjà si lointaines !

C'est une belle après-midi du début Novembre, douce et ensoleillée. Une fois franchie la grille du parc, j'emprunte une large allée rose bordée de platanes géants au feuillage mordoré, qui me conduit tout naturellement vers la réserve des daims. Il y règne une agitation inhabituelle : deux vieux mâles aux bois imposants, les chefs de clan sans doute, font entendre des grognements bizarres, tout en essayant de rassembler les jeunes et cela, sous l'oeil attentif des autres membres du troupeau. Est-ce leur instinct séculaire qui leur fait sentir l'approche de l'hiver et les pousse à ces préparatifs pour un simulacre d'exode ? La teinte claire de leur pelage s'est nettement assombrie sur le dos. L'herbe de l'enclos est rase et, tout près de moi, une biche mâche avidement un morceau de pain sec que lui présente un enfant à travers la clôture.

Je m'arrache à la contemplation de ces gracieux animaux pour continuer ma promenade vers le théâtre de Guignol. Pour les vacances de Toussaint, en cette période de l'été de la Saint-Martin, les écoliers ont envahi le parc. Accompagnés de leurs parents, ils profitent de tous les amusements à leur disposition : terrains de jeux, promenades à poney, etc.

Pour les inviter aux dernières représentations de la belle saison, la clochette du théâtre en plein air sonne sans arrêt, alternée par des bruits stridents de trompette. Les jeunes spectateurs prennent place sur les bancs, à l'intérieur de l'enceinte, tandis que des groupes d'adultes font cercle à l'extérieur. J'arrive à la fin de l'une des farces classiques des marionnettes lyonnaises : coups de bâton à la ronde, ponctués des cris joyeux des enfants, chanson à boire de Guignol et de son compère Gnafron... Le rideau de velours tombe et les assistants se dispersent après avoir versé leur obole à une artiste qui passe le chapeau.

A travers une immense pelouse jalonnée de nombreux sentiers, je poursuis ma promenade vers le lac. Dans toutes les directions, d'agréables perspectives s'offrent à mon regard : à gauche, une rangée de peupliers dont l'or léger se découpe admirablement sur le fond rouge sombre d'un bosquet d'érables. Plus loin c'est un bois de conifères, un coin frais et humide où il faisait bon pendant les chaleurs de l'été ; ce charmant refuge est désert

aujourd'hui : les promeneurs ont choisi des endroits plus dégagés et mieux exposés aux rayons encore chauds du soleil.

Les feuilles mortes crissent sous mes pas. Ça et là des employés les rassemblent en énormes tas. Un gamin n'a pu résister à l'envie d'y sauter à pieds joints mais un gardien sévère l'apostrophe et l'oblige à réparer les dégâts.

Par endroits, d'autres ouvriers du parc font brûler les feuilles les plus anciennes et je respire avec délice la bonne odeur qui s'en dégage. La chanson de Trénet me revient en mémoire : "Odeur de feu de bois, douce odeur de fumée..."

En passant près d'un massif de fleurs, j'aperçois un jardinier qui recueille avec soin des graines dans un cornet de papier...

Me voici au bord du lac. La vaste étendue d'eau est calme ; sa transparence a une couleur indéfinissable qui reflète les tons changeants du ciel et les coloris variés des arbres. Des canards nombreux le sillonnent ; tout à coup, deux d'entr'eux tentent un envol en battant fortement des ailes. Ont-ils entendu l'appel mystérieux des grandes migrations ? Mais leur essai n'ira pas plus loin : ils ne quitteront pas ce paradis poissonneux et paisible.

Au large du lac dort une île reliée à la rive par un tunnel. Je préfère me rendre en barque. J'accoste au bas des marches en amphi-

par MARIE PRAYAL

théâtre qui la bordent d'un côté. Une fois au sommet des gradins, je découvre un impressionnant monument élevé aux milliers de Lyonnais morts au cours des deux dernières guerres. Des gerbes et des couronnes toutes fraîches témoignent de la fidélité des vivants. Cette île n'a pas de nom ; je la baptiserai l'"Île du Souvenir". . .

Le jour baisse et ma promenade s'achève. Je me dirige vers la sortie en empruntant l'allée qui longe les serres. Des arbres exotiques la bordent : magnolias au feuillage brillant, majestueux cèdres du Liban et de l'Atlas, immenses pins d'Autriche et quantité d'autres essences peu connues. Mon regard s'émerveille en suivant l'élancement de leurs troncs vers le ciel.

Je me sens réduite à ma vraie mesure dans la symphonie de la Mère-Nature.

La paix et la sérénité des lieux me bercent, m'enveloppent et me font oublier durant de trop courts instants le bruit et la vaine agitation de la ville si proche. . .

Lyon, le 13 décembre 1970

1—Au nord de la ville de Lyon (France,) le magnifique Parc de la Tête d'Or couvre une importante superficie. Il comprend un jardin zoologique complet, un grand lac, de vastes pelouses, une roseraie, un jardin botanique, des serres, etc.

2—Notre "été des Indiens", au Québec.

LA VIERGE AUX ANGES

Les premiers jours de la naissance de Jésus, les femmes et les filles des bergers aidèrent sa Mère. Celle-ci leur distribua les présents des mages.

Comme la sainte famille s'en retournait à Nazareth, les anges surgirent sur la route pour la servir, puis la suivirent dans son humble logis où de mille manières ils se rendaient utiles. Marie, cependant, voulait conserver ses privilèges de maman et de ménagère et renvoya les anges, malgré les protestations de Joseph auquel elle expliqua que le Messie étant venu au monde pour souffrir avec les hommes et endurer tous les maux naturels aux petits enfants. Il lui appartenait à elle seule de les soulager comme le font toutes les mères. Les anges persistaient dans leur volonté de servir la Vierge et l'Enfant et pleuraient du refus de Marie. Elle leur suggéra d'aller aider Séphora, la paralytique, et Rachel, la mère de famille nombreuse et tant de pauvres femmes de Nazareth. Celles-ci ne surent jamais pourquoi leurs besognes furent allégées, leurs bébés consolés. Elles le devaient à Marie qui avait préféré peiner plutôt que d'être secourue, même par les anges, cependant que Jésus supportait sa condition de nourrisson parce qu'il voulait souffrir pour tous.

Jules LEMAITRE

LE DERNIER SOIR

La haute lampe
Brûle sur la table en silence,
Droite parmi les livres lus
Où ma tête s'est inclinée :
Je n'entends plus,
Mélancolique et vigilante,
Passer et rôder par la chambre
La vieille Année.

Elle s'est faite humble, patiente et grave
En sa grise robe d'hiver,
Pour s'asseoir près de l'âtre clair
Où se chauffent ses mains baissées ;
Elle s'est faite douce et grave
Avec des pas légers qui semblent
Marcher à travers mes pensées
Sur de la cendre.

Les corbeilles d'été et les paniers d'automne
Sont là, pendus au mur, et parfois
L'osier craque, le vent frissonne
Aux roseaux du vase où se sèchent
Leurs tiges et leurs feuilles, et parfois
Je tressaille et j'écoute
Et je la vois.
Immobile en sa robe grise.

Sans que jamais murmure sa bouche
Plus rien des chansons désappries
Qu'elle chantait dans l'été riant
En tressant brin à brin,
Avec ses mains,
L'osier souple et le jonc pliant
Et la seule qui se redresse
Et cingle et qu'on tourne en corbeilles.

Seul son rouet ronfle et bourdonne
Avec un bruit lointain d'abeilles
Qui s'enfle, s'approche et recule,
Et monotone
Semble filer du crépuscule.
L'horloge haute
En sa maison d'écaille et de buis
Ajoute une heure à l'heure qui fuit
Et le temps va de l'une à l'autre
Jusqu'à minuit.

Alors la silencieuse Année, assise
A l'âtre en robe rose et grise,
Se lève et rallume le feu qui s'éteint ;
Une grande flamme d'espoir
Monte et rougit le pavé noir,
Et réchauffe ses mains glacées,
Et je crois voir,
Au seuil déjà du temps qui vient,
Son visage nouveau sourire à mes pensées.

Henri de REGNIER.

RENÉ DE COTRET, ST-ARNAUD & CIE

Comptables agréés

André Saint-Arnaud, C.A.
Paul René de Cotret, C.A.

857, rue St-Pierre
Case postale 1464
Tél.: 378-4831

Henri Bosco, une poétique du mystère

par CLAIRE ROY

"Je ne suis pas longtemps un itinéraire dialectique. Je vais à la rencontre d'étranges images. Elles montent de ce mystérieux dépôt qu'est la mémoire de l'inconscient... Expulsées par la vie secrète de l'âme, ces images parlent un langage à elles dont les mots et les phrases ont des sens inconnus... J'écoute la voix de mes songes et j'en transmets les échos à travers une prose claire". C'est par cette citation du grand écrivain Henri Bosco dont Mme Michel Guérin avait choisi de parler qu'elle commença l'étude présentée aux membres du Cercle Marchildon, de la Société d'Etude et de Conférence qui se réunissaient chez Mme Anaïs Rousseau.

La conférencière raconta qu'elle avait fait très jeune la connaissance d'Henri Bosco, par la lecture de "L'âne culotte", puis "Le Jardin d'Hyacinthe", livres écrits spécialement pour la jeunesse mais que l'on peut goûter à tout âge.

Elle lut plus tard "Malicroux" et l'admirable "Mas-Théotime" (qu'elle sait presque par coeur, à force de l'avoir lu). Toutes les oeuvres de Bosco lui sont familières et pourtant c'est un auteur prolifique et tous ses livres présentent les mêmes délices et le même sens du mystère. Cette connaissance fut précisée par une entrevue au "Sel de la Semaine" et ensuite par l'excellente thèse de Jean-Cléo Godin, ouvrage canadien qui a valu à son auteur des critiques élogieuses. Godin a d'ailleurs passé de nombreuses heures avec l'auteur vieillissant et une profonde amitié a lié les deux hommes. Et l'oeuvre de Godin a comme thème central cette idée inspirée par Bosco lui-même que le mystère est le personnage central de tous ses romans. Le jeune auteur canadien affirme : "Il reste aujourd'hui peu d'initiés dont la conscience soit éveillée et sensible aux signes et aux présages, aux secrets avertissements... Henri Bosco est de ceux-là".

Henri Bosco est né à Avignon, en 1888, enfant unique de parents vieillissants qui avaient perdu dans la première enfance leurs quatre premiers petits. Ce détail explique l'atmosphère d'insécurité "où la mort laisse déjà planer sa menace", dans laquelle fut élevé Henri Bosco, par une mère surprotectrice. Le jeune Henri connût bientôt l'es-

prit superstitieux de ses parents pour lesquels tout était signe et présage. Il en est resté influencé, même à quatre-vingts ans. Il fut élevé dans cette atmosphère du surnaturel quotidien par un père taciturne, cependant conteur exceptionnel et doux guitariste. A la maison, il y avait aussi la Tante Martine, que Bosco a profondément aimée.

A trois ans, le petit Henri fut transplanté au Mas du Gage, à la campagne, immense maison très isolée, au pied des Alpilles. Durant ses premières années, il reçut son enseignement à la maison et apprit près de la Durance une sorte culte de l'eau, du ciel, des paysages, de la terre ardente du Midi. Il possède aujourd'hui ses appartements au château de Lourmarin qu'il admira lorsque ses parents louèrent une maison tout près. Le pays influença beaucoup Henri Bosco. La vie au Mas du Gage était faite de mystère. On y inventait des fables on se racontait des songes, on était attentif à tous les messages invisibles. Et les rares visiteurs étaient pittoresques. C'est là qu'il vit pour la première fois un âne habillé.

"Les enfants solitaires ne sont jamais très heureux", dit Godin. Mais il s'imaginait de songes et se couchait sur le sol pour écouter parler la terre.

A dix ans, on le mit pensionnaire au lycée d'Avignon où l'enfant sauvage et sensible ne rêva que d'évasion. Mais il fut initié à la science par un maître avisé et il aima les mathématiques et la poésie de Virgile.

Licencié ès lettres à Grenoble, il prépare son agrégation en italien, à Florence. Ensuite il enseigne en France puis en Algérie. Il fait la guerre en Europe Centrale et au Moyen-Orient où il entreprend de déchiffrer les vieilles inscriptions. Au retour de la guerre, il enseigne à l'Institut français de Naples où il habite dix ans, vivant en lien étroit avec ce qui reste des antiques civilisations. Nommé ensuite à Rabat, au Maroc, il peut à loisir s'initier à la vieille sagesse de l'Orient durant dix autres années avant de revenir dans sa Provence natale. Voilà donc un faisceau d'influences qui marqua profondément l'oeuvre de Bosco.

Il croyait en Dieu mais il n'avait pas besoin de

dogmes pour s'approcher de la divinité. Il éprouvait Dieu, a-t-il dit. Et il avait inventé ce qu'il appelait le "thambos", un sentiment religieux fondé sur une intuition profonde, une expérience authentique, une grâce spéciale. Cette émotion sacrée, que possèdent tous ses personnages, est à la base même de l'oeuvre de Bosco, indissociable du mystère. Son don du thambos sert de support à l'intuition de l'âme qui perçoit le reflet de Dieu dans le cosmos visible. L'écrivain a entre le monde visible et l'invisible une attitude méditative.

Les paysages nocturnes l'ont surtout impressionné. La nuit rend l'homme plus sensible et vulnérable, éveille des sortilèges. Bosco, poète, a, dès l'enfance apprivoisé la nuit. Mais la nuit évoque aussi le démon.

Le philosophe Gaston Bachelard, cité par Godin dit: "Les romans de Bosco apparaissent comme une longue rêverie qui tend vers le contact intime avec la matière: le feu, l'air, la terre et l'eau y entraînent les personnages vers un monde merveilleux.

Au début de ses romans, Bosco crée d'abord l'ambiance, éveille le mystère, nous mène à la recherche d'une vérité que l'on pressent. Mais Bosco n'explique pas le mystère, il nous y enfonce.

Il y a dans ses livres toute une série de personnages pittoresques que décrit la conférencière, bergers, braconniers, serviteurs. Et il y a toujours la présence invisible de Dieu et du démon. Les femmes, dans les romans de Bosco, sont toutes des femmes fatales.

"Un roman se bâtit de lui-même, il suffit d'un air de flûte", disait Bosco, une poétique du mystère. C'est sûrement une flûte enchantée que "ce style d'une rare qualité", dira André Gide. "Cet enchantement confine à la magie: celle d'un univers romanesque que hantent les réalités invisibles".

Faut-il, comme l'auteur, avoir le "thambos" pour en saisir le sens profond? Il faut lire Bosco avec des yeux de poète. La rêverie primitive et sauvage, abondante dans l'oeuvre de l'écrivain, est décrite avec des mots qui s'appuient à peine sur la terre. Le poète est un devin halluciné et mystique.

En potinant

L'armée se retire... mais reste

Eh! oui, ce n'est pas un retrait complet mais partiel des forces fédérales qui va bientôt se produire au Québec. Il est vrai qu'une bonne partie de ces effectifs retournera à ses quartiers ontariens. Cependant quelques dizaines de militaires "canadiens" continueront à occuper la province "cessionniste" du Québec pour y protéger certaines notabilités politiques du genre de celles, très brillantes, qui ont récemment lancé ce board de l'"insurrection" appréhendée.

Il restera donc une occupation théorique du Québec par les uniformes du Grand Fédéraliste. M. Trudeau tient à s'amuser longtemps de la tête qui font les nationalistes, au supplice par

Mon Dieu, que les événements récents, en dépit de leurs graves implications, ne laissent pas d'être amusants! Car l'on sait que l'inexorable proverbe (rira bien qui rira le dernier) finira par s'appliquer.

Arsenal et non Manège militaire

Oui, nous nommons fautivement *manège militaire* l'édifice de style "colonial" dont la masse inélégante rappelle notre appartenance au régime fédéral. On a malheureusement traduit *armory* par ces deux mots. C'est l'*Arsenal* qu'il faudrait dire pour désigner le mastodonte, si l'on tient toujours à s'exprimer en français et non en cet horrible franglais qui a maintenant cours, à peu près partout chez nous.

Je découvre cette nuance en parcourant les souvenirs encore inédits de Harry Bernard, qui a le sens du français et en connaît toutes les subtilités, ce qui donne à tous ses écrits une saveur irremplaçable.

La nouvelle se meurt, la nouvelle est morte

"La nouvelle meurt de jour en jour dans les journaux brésiliens. La maladie de la nouvelle, au Brésil, est provoquée par l'innation. Il se produit, au Brésil, une subversion du journalisme, de l'éthique et de la morale d'une démocratie, tout ceci pour un même motif: la censure de la presse. On punit et censure les nouvelles, alors qu'il serait correct d'essayer de réduire les actes et les faits qui provoquent ces nouvelles".

Ces affirmations qui sont de Carlos Chagas, prix Esso de journalisme pour 1970, ne les dirait-on pas di-

rectement applicables au Québec.

Ici, également, la nouvelle se meurt, et pour la même raison qu'au Brésil.

Le plus bel exemple d'auto-censure nous est donné par le Service des Nouvelles de Radio-Canada où l'information s'officialise de plus en plus, jusqu'à devenir terne et insignifiante.

La clientèle québécoise de langue française est considérée comme infantile par la haute direction de Radio-Canada. De là le traitement spécial que l'on fait subir aux nouvelles pour qu'elles deviennent, dans leur résumé succinct, facilement assimilables au peuple sous-développé du Québec.

Pour entendre de vraies nouvelles pour adultes respectables, il faut capter les postes anglais de Radio-Canada.

Le mot d'ordre à la "boîte" de la rue Dorchester: éviter de diffuser toute information susceptible de politiser une population frustrée, aux réflexes incontrôlables. C.M.

Dix ans de voie maritime du Saint-Laurent

M. Jean Cermakian, professeur de Géographie à l'Université du Québec à Trois-Rivières, poursuit à l'aide d'une subvention du Conseil des Arts du Canada des recherches en Géographie des Transports. Le sujet de la recherche s'intitule "La voie maritime du St-Laurent: bilan de la 1ère décennie 1959-69".

M. Cermakian a entrepris cette recherche alors qu'il était professeur à l'Institut de Géographie de l'Université Laval. Le Conseil des Arts lui avait octroyé au total \$6,250. A date, M. Cermakian avec l'aide de 4 autres chercheurs ont établi un fichier bibliographique et statistique du trafic sur la voie maritime depuis 1959.

"Cette recherche implique en particulier l'étude du trafic de tous les ports importants du St-Laurent et des Grands Lacs notamment en ce qui concerne les produits importés tels que le blé, ce dernier affectant tout particulièrement le trafic de Trois-Rivières", nous dit M. Cermakian.

Ainsi, ce genre de recherche indique la volonté des géographes de l'UQTR de travailler dans un contexte à la fois national et régional, ce qui vient concrétiser la philosophie de l'UQTR, soit d'être au service de la région.

POUR VOS ASSURANCES

- Automobile
- Accidents
- Responsabilité
- Incendie

RICHARD BERGERON
Courtier en Assurance

Tél.: 375-2655
573, rue Bonaventure
Trois-Rivières

Un répertoire de ceux qui forment l'élite de la chanson

par L'ILLETTE.

On a besoin chaque jour, dans les journaux et ailleurs, de dictionnaires biographiques sur les écrivains et les journalistes, les peintres, sculpteurs et autres artistes, les hommes et femmes du spectacle: théâtre, cinéma, cabaret.

Les ouvrages du genre sont rarissimes chez nous, et ceux qui existent ne renseignent qu'à moitié sur ceux qu'ils présentent.

L'un des meilleurs, sinon le meilleur, est le *Répertoire bio-bibliographique de la Société des Écrivains canadiens*, qui date de 1954, n'est plus à jour, rend quand même service pour la période et les individus dont il traite.

Il est quand même limité pour cette période, ne tenant compte que des membres de la société dite, et l'on aura remarqué que la totalité des femmes mentionnées refusèrent d'y révéler leur date de naissance, cachant leur âge comme une tare ou un péché honteux.

Aussi le moindre travail biographique et critique est-il entravé dès qu'il s'agit de ces dames et demoiselles, qu'on ne peut situer dans le temps et leur milieu, ni par rapport à leurs contemporains, qui ne sont pas les mêmes pour une personne jeune et une autre l'étant moins.

On continue d'avoir besoin, dans le monde lettré, d'un dictionnaire bio-bibliographique des écrivains et des journalistes qui comptent, hommes et femmes — y compris la date de naissance de chacun — et les morts devraient y avoir place comme les vivants, parce qu'on s'intéresse aux uns comme aux autres, selon les circonstances.

★ ★ ★

Un ouvrage du genre, qui remonte à plusieurs mois déjà a trait aux *grands de la chanson au Québec*, qui ne sont pas tous d'une stature vertigineuse.

Car il y a parmi eux des gens qui ne chantent pas ou chantent mal, malgré ce qu'ils croient d'eux-mêmes, et il en est d'autres qui donnent l'illusion du mieux, mais n'ont pas d'école, con-

naissent mal la musique, encore moins le solfège, et il y paraît.

L'auteur du livre est une jeune femme qui a nom Michèle Maillé, se dit journaliste, ne paraît pas avoir besoin dans les feuilles, s'occupe surtout de relations publiques, se débrouille quand même de façon convenable.

Il est malheureux que son titre, qui veut accrocher, soit à l'anglaise et peu compréhensible pour le commun des gens: *Blow-Up*. (1)

Il y a peut-être six mois, la *Société Radio-Canada* fit tenir aux journaux des biographies de la plupart des artistes qui se produisent à son réseau français, mais là aussi manque l'essentiel.

Michèle Maillé donne plus satisfaction, mais son texte manque souvent de l'éclairage qu'on lui vou-

draît, et ce n'est pas toujours sa faute, car elle se heurte à la mauvaise volonté de ceux qu'elle interroge, à ce qu'il semble.

Par exemple, qu'on le croie ou non, un grand garçon comme Donald Lautrec cache son âge comme une fille mûrissante, se contentant d'avouer qu'il naquit à Jonquière, le 13 juillet 19??.

Chez les femmes, il en est de même de Clémence Desrochers, Pauline Julien, Monique Leyrac, qui ne peuvent tout de même pas avoir dix-huit étés leur vie durant.

A propos de la première, il ne serait pas hors de propos de rappeler qu'elle est fille du poète Alfred Desrochers, qui n'est pas le premier venu, et il ne serait pas malséant non plus de dire que Raymond Lévesque, ancien éditeur et écrivain, qui oeuvra pendant tant d'années à son établissement de la rue St-Denis, à Montréal.

Nanette est présentée sans nom de famille, et

Tony Roman sous son pseudo, comme s'il n'était pas de descendance italienne.

Sauf erreur, Nanette est d'origine juive, et c'est peut-être ce que l'on veut cacher, mais pourquoi?

Pourquoi ignorer aussi que Michel Louvain s'appelle, de son vrai nom, Poulin, ce qui d'ailleurs n'est pas un secret.

On a beau dire que les artistes ont droit à une vie privée, il reste qu'ils appartiennent trop au public, dont ils vivent, pour s'amuser à des cachotteries puériles à son endroit.

Apprenons, par exemple, que Renée Claude et Christine Chartrand naquirent à Montréal, l'une en 1939 et l'autre en 1948; Louise Forestier à Shawinigan, en 1943; Ginette Ravel à Joliette en 1940; Ginette Reno à Montréal, en 1946; Michelle Richard à Sherbrooke, en 1946, et elles n'en seront pas moins estimées.

L'Illette

1 Editions de l'Homme, Montréal.

Vient de paraître

"Les habitants de l'Isle"

Ste-Angèle de Laval

PAR

JACQUES DUHAIME

Fort volume
Abondamment illustré
\$3.00 l'exemplaire

• Plus qu'une monographie paroissiale, l'histoire d'un peuplement presque aussi ancien que celui de Trois-Rivières.

La chronique anecdotique des barbotiers et pêcheurs du Fleuve. Un livre à posséder; un modèle du genre.

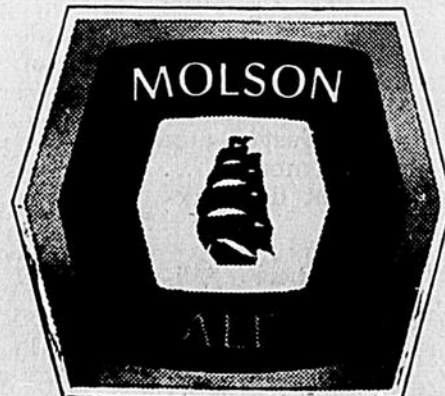
En vente dans les librairies et aux Editions du Bien Public 1563, Royale, T.-R.



Bonne, heureuse Année 1971

à toute la population de Trois-Rivières et de la région

A quelques jours de la nouvelle année, la direction et le personnel de Del Dufré Inc. sont heureux d'offrir leurs souhaits les meilleurs à tous ceux qui, par leur civisme agissant, aident au progrès de Trois-Rivières, dans tous les domaines de l'activité et, en particulier, dans ceux de l'éducation, de la culture et des sports.



Del Dufré

Votre distributeur **MOLSON**

(Suite de la page 2)

dormi. Quant à lui, il était retourné à la cabane et y avait pêché jusqu'au jour. La Volkswagen reprit la route de glace. Cécile, fraîche comme une rose, nous présenta à Roland Hivon et à son épouse Marie-Rose. Hivon, président du festival 1962 de La Pêrade, est l'entrepreneur de pompes funèbres du village.

"Le Carnaval débute le 13 janvier et se termine le 4 février," nous dit-il. "Cet événement très important à nos yeux attire des milliers de visiteurs. Cette année, nous avons un palais de glace et comme princesses, les six plus jolies filles du lieu. A notre Fête de Nuit du 20 janvier, ce sera le choix de la reine et le couronnement en grande pompe. Ensuite, rassemblement au palais de glace, défilé aux flambeaux et danse dans les rues! La Fête de Nuit est une chose à voir!"

Je n'en doute pas. Tout d'ailleurs est à voir à La Pêrade, lors de la montée du poisson. Pendant que nous causions, une cariole rouge s'avança, dûment pourvue de peaux d'ours et montée par un conducteur en "capot de poil". Quelques instants plus tard, nous faisions la visite du village au son des grelots et du crissement des patins sur la neige. Marie-Rose Hivon nous fit observer les dimensions diverses des cabanes, dont certaines logent jusqu'à 20 pêcheurs et d'autres n'offrent tout juste que deux places. ("Bon nombre de jeunes Périadiens y ont renoncé à leur liberté," blagua-t-elle.) Partout, le taux de location est uniforme: \$2 par personne par jour, y compris éclairage et chauffage, qu'il s'agisse de bois, de propane ou d'huile.

A titre d'innovation du Carnaval 1962, une énorme descente pour "trains sauvages" fut construite sur un emplacement permanent à proximité des maisonnettes. D'une hauteur de 50 pieds, elle permet de franchir un millier de pieds à la vitesse d'un mille à la minute. En nous engageant sous l'arche gracieuse du pont routier, nous apercevions

le palais de glace qu'on achevait de construire et que le soleil d'hiver faisait briller d'un éclat verdâtre.

Un autre attrait de La Pêrade, moins connu celui-là, c'est la beauté de ses vieilles maisons. Siège de l'une des premières seigneuries du Québec, elle abonde en vestige du Régime français. En face de mon hôtel, j'ai remarqué une maison de pierre aux fenêtres garnies de petits carreaux et portant à la porte le millésime de 1672. Dans la même rue, on peut admirer les maisons Gouin-Bureau et Baribeau, construites en 1669 et 1723.

Pour couronner notre visite, Duncan nous a conduits à un mille du village, au manoir seigneurial où en 1706 Pierre-Thomas de Lanaudière installait son épouse, mieux connue sous le nom de Madeleine de Verchères. A 14 ans, elle avait réussi presque seule à repousser une attaque des Iroquois contre la ferme fortifiée de son père en face de Montréal. Les Indiens ne lui pardonnèrent pas cette humiliation. Ils la poursuivirent à Sainte-Anne et, à deux reprises, le manoir fut le théâtre de corps à corps. L'indomptable Madeleine vécut jusqu'à 70 ans et éleva une nombreuse famille. Ses restes reposent sous l'église.

Les Périadiens, fiers de leur passé, sont toutefois pleinement conscients du présent. C'est ce que m'a fait comprendre Lucien Germain, à sa station de service Esso, en bordure de la route Montréal-Québec. Cet homme robuste aux yeux bleus et aux cheveux blond cendré et son épouse Olympe aux traits plastiques ont eux-mêmes construit—d'après leurs propres plans—leur restaurant de style colonial, l'Escale, à deux pas de la station de service.

"Les affaires sont toujours bonnes, mais en saison de pêche, c'est affolant," confie Lucien. "En plus de livrer aux cabanes huile de chauffage et Isosol 1520 pour la cuisson, nous vendons plus de 1,000 gallons d'essence par jour. Au restaurant, Olympe prépare jusqu'à 42 repas en même temps."

La spécialité de l'Escale est le poisson des chenaux. Frit dans le beurre ou en ragoût, il a une saveur délicate bien particulière. Pour préparer le ragoût, appelé "bouillette", Olympe dépose dans une casserole un rang de poisson qu'elle couvre d'un rang de pommes de terre et d'un rang d'oignons, puis met le tout au four. La clientèle en raffole.

A notre départ de l'hôtel, Raoul Tessier nous présenta la note: \$3 pour une chambre et un lit confortables. La pêche à La Pêrade, n'est-ce pas, n'est guère coûteuse. En allant à Trois-Rivières prendre le train du soir pour Montréal, nous avons jeté un dernier regard sur le village de cabanes. Les lampes scintillaient. Dans la brunante, les carreaux des fenêtres entières descendaient, en vue d'une pêche nocturne: père, mère, grands-parents et file de marmots, tous portant des provisions et tous respirant la joie. Voilà bien ce qui rend inoubliable janvier à La Pêrade. Chacun participe de si bon coeur à la gaieté générale. Pendant le trajet de retour, Dorothy fit le point: "Si le Carnaval devait échouer, ce ne serait certes pas la faute des Périadiens!"

Mais le succès du Carnaval grandit d'année en année. Roland Hivon en estime les revenus à \$200,000. C'est une grosse somme, mais qui représente une énorme tâche: des mois d'organisation, de préparation et de coopération de tous. En plus, les Périadiens font aux visiteurs un don précieux: celui de leur inimitable gaieté canadienne-française.

Pour une fin de semaine d'hiver, quoi de plus stimulant, de plus abordable et de plus amusant? Essayez donc. Et quand vous irez, saluez de ma part Raoul Tessier, au Périadien, les demoiselles Marcotte, dans leur îlet paisible, les Hivon, les Germain, tous ces nouveaux et bons amis. Ou plutôt non. Je retournerai moi-même dès janvier au monde merveilleux des Périadiens, lors de la montée des petits poissons dans la rivière Sainte-Anne.

La Revue Imperial Oil, décembre 1962

TV en circuit fermé à Psycho-Social



L'Institut Psycho-Social qui se veut toujours à l'avant-garde du progrès, même technique, inaugurerait son poste de télévision en circuit fermé, à son local du Blvd des Forges. Il comprend un studio isolé et éclairé, une pièce de contrôle, une pièce de visionnement et deux récepteurs TV. Le but de ce circuit est de servir à l'enseignement, et à la formation du personnel, aux fonctions de diagnostic et de traitement et de rendre un travail plus efficace auprès de la population. Sur la photo, au poste de contrôle, le Dr Jean Dargis, psychiatre, directeur général de la clinique d'Hygiène Mentale en compagnie de M. Robert Champagne, président du Conseil d'Administration et le technicien. (A.B.)

Les autorités échangent des vœux



Le dîner des autorités 70 était sous les auspices de la Commission Scolaire Madeleine cette année. Étaient présents les représentants autorisés des administrations municipale, provinciale, fédérale et religieuse. Ce fut l'occasion pour chacune d'elles d'échanger les vœux d'usage. Le tout se déroulait au chic restaurant Penn Mass. A la table, nous pouvons reconnaître: S. H. le Maire Gilles Beaudoin présentant les Souhaits de la Cité de Trois-Rivières, en présence du Maire Desrosiers et du président Richard Rochefort. (A.B.)

Les Aigles créeront cent nouveaux emplois



L'apport économique et touristique du club de Baseball des Aigles de Trois-Rivières. En même temps que son nouveau signe pour la prochaine saison qui fut présenté, le bilan de l'équipe et les projets urgents furent également annoncés. A remarquer qu'une centaine d'emplois est créée avec la venue des Aigles dans la ligue Eastern. L'an dernier, l'organisation accusait un surplus de \$3,419.00. Sur la photo, nous pouvons remarquer le créateur du nouveau signe, Claude Jacques posant avec le responsable de la promotion, Charles-Emile Mongrain. (A.B.)

La fine gourmandise: une qualité française



Les "fins gourmets" ont été gâtés avec les produits d'une cuisine raffinée récemment, lors d'une dégustation de mets français sous le patronage des Services Officiels du Tourisme Français à Montréal, la Soupe Sopexa et Air-France. Des vins, des fromages, des pâtisseries, des viandes et des condiments furent servis aux invités avec la cordialité généreuse de notre ancienne mère-patrie. Sur la photo,

dans l'ordre, Magloire Gagnon, directeur de l'Information, à CHLN-Télé Média, un des principaux responsables de cet événement gastronomique, M. Max Chamson, directeur des Services Officiels du Tourisme Français, à Montréal, des Services Officiels du Tourisme Français, à Montréal, Mme et M. Gilles Beaudoin, Maire de Trois-Rivières, Brigitte Verdereau, des Relations Publiques et Mgr Denis Clément. (A.B.)

Trois-Rivières Chrysler Ltee



Louis Lacroix, prés.

L'incomparable "Dealer" dans la région

Tél.: 219-374-2453
2525, rue Royale
Trois-Rivières: Qué.

L'heureux âge où l'on y croit



Pour les plus jeunes, le Père Noël est encore une réalité. Plusieurs dépouillements d'arbres de Noël se sont déroulés dernièrement dans les différents groupements, associations ou organismes. Ici à la Marina des Trois-Rivières, le bon vieillard légendaire a fait sensation chez ses jeunes admirateurs, distribuant à tous ses largesses. A ses côtés le gérant de la Marina, M. Camille Bédard.

La Ligue Junior A aux jeux d'hiver



Une importante conférence de presse se déroulait récemment au Pavillon Mgr St-Arnaud de notre ville. M. Roger Plouffe, de la ligue Junior A et juge en chef a alors annoncé le programme du tournoi de hockey, dans les cadres des Jeux d'hiver, qui aura lieu à Rimouski, en février prochain. Plusieurs villes de la province seront alors représentées. La réunion fut à un certain moment fort orageuse. Le tout est patronné par le Haut Commissariat aux Loisirs et aux Sports, du Québec. A gauche M. Marcel Robert, président du A.H.A.Q., Micheline Verreault Lortie et M. Roger Plouffe. (A.B.)

Le commerce des Fêtes a été excellent



Beaucoup de marchands, que nous avons interrogés, nous ont confié qu'après une saison plus ralentie le commerce des fêtes avait été excellent. Trois-Rivières étend son commerce à une région de plus en plus populaire. Ici, au Salon de Chaussures MADEMOISELLE, après des semaines de travail fébrile, les commis s'occupent de servir les dernières clientes de l'année. Le gérant général de cet établissement fort achalandé est nul autre que M. Charles Laforte, homme d'affaires bien connu dont l'activité et l'expérience ont beaucoup aidé à l'Association du Carré des Forges.

Studio Rhéal

PHOTOGRAPHE PROFESSIONNEL
COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

Spécialités: Photos de mariage
Photos de bébé

12, rue St-Denis, Cap-de-la-Madeleine
Tél.: 376-4860

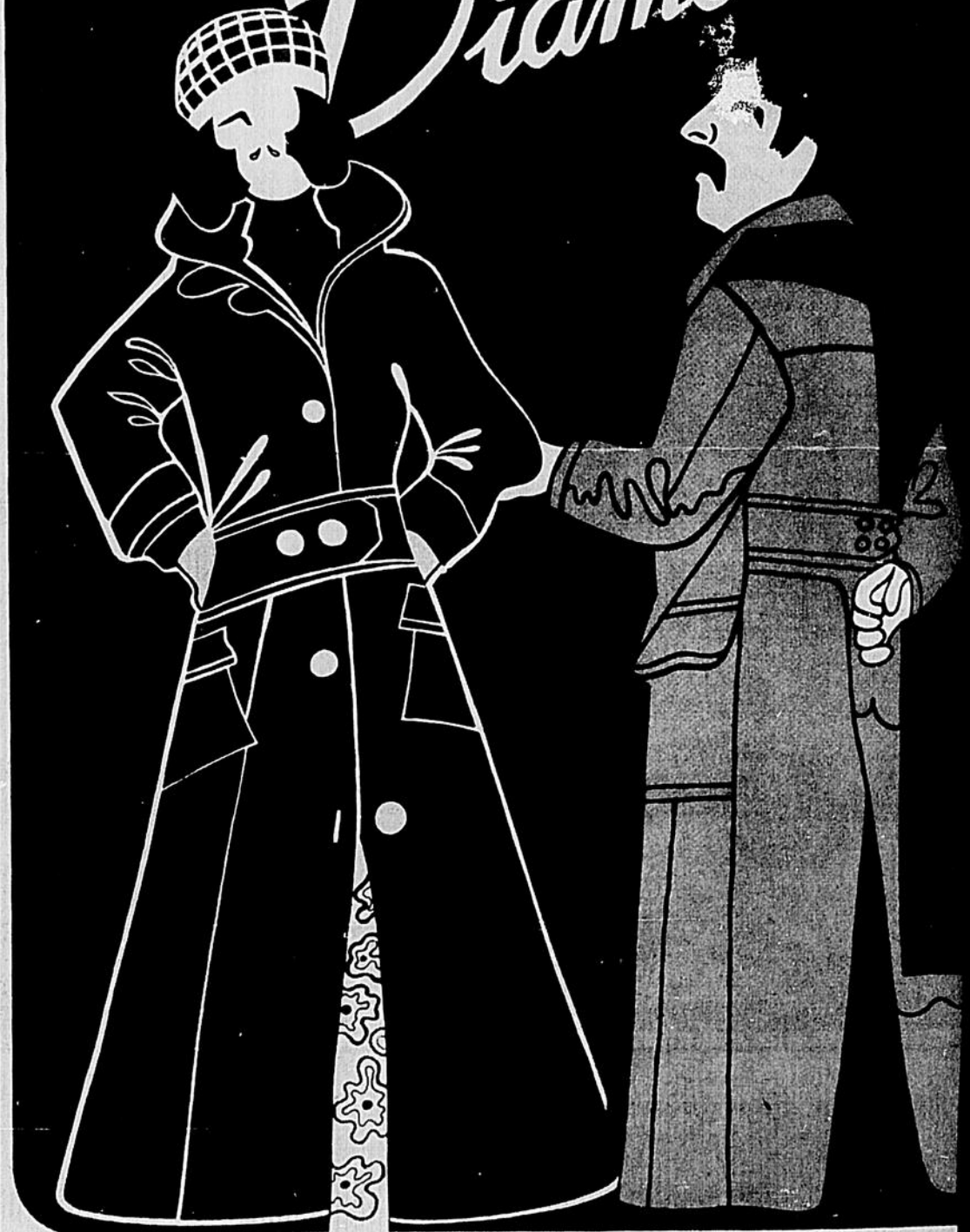
L'événement que tous attendaient!

VENTE ANNUELLE

COMMENÇANT LUNDI, 4 JANVIER '71

Chez

Diamond



Cette année Diamond perd la tête!

Profitez-en!!

Réductions de 20 à 40%

sur toutes marchandises en magasin

LA CANADIENNE

LA COLLECTION
Caprice

et la Boutique



DE Diamond

Pour vous Mesdames